

MÉMOIRES D'HADRIEN EN RUSSIE

par Henri VERGNIOLLE DE CHANTAL (Montpellier)

L'édition russe de *Mémoires d'Hadrien* aux éditions Radouga, 17, boulevard Zoubovski, 119859 Moscou, a été tirée à 300.000 exemplaires et l'édition porte trois dates : 1984, probablement la date de réception du texte français par la traductrice, quoique cela ne soit pas précisé, 11-11-87, date explicitement définie comme date d'acceptation du texte par l'éditeur, et 10-04-88, date d'impression. Ces données figurent en page 288, dernière page de cette édition.

Radouga (en russe, « arc-en-ciel »), est défini « maison d'édition du comité d'état de l'Union Soviétique pour les affaires d'édition, de polygraphie et de commerce du livre » (p. 288). Le texte, qui comporte en russe 242 pages, est présenté aux lecteurs par une introduction de 16 pages de Youlia Davydova, elle-même précédée en page 2 d'un encart de 15 lignes et sans nom d'auteur, où sont évoqués « les mémoires fictifs de ce prince sage et éclairé » et la « maîtrise » qui permet à « la première femme membre de l'académie » de présenter Hadrien « comme étonnamment proche du lecteur contemporain » (p. 2).

La traduction, à situer autour des années 1980, a été réalisée par M. Vaksmakhera, et les notes de la postface, faites par G. Knabe, docteur en sciences historiques, sont définies comme étant des « commentaires » (p. 260) visant à « remettre en perspective chronologique les événements décrits et à compléter le récit des actes et méditations du héros du livre par l'explication de leur sens historique objectif » (p. 261).

Ne figurent donc dans l'édition russe ni le « Carnet de notes » (p. 519) ni la « Note » (p. 543)¹, remplacées par les Commentaires de G. Knabe qui, faisant observer « que M. Yourcenar [...] mélange délibérément des toponymes de l'antiquité et de la modernité » (p. 261), établit pour chaque nom et pour chaque épisode historique évoqué dans le roman, une fiche succincte, mais où figurent les circonstances et les dates des guerres et des règnes. Ainsi pour le

¹ Nous nous référons à l'édition des *Œuvres romanesques*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, éditions Gallimard, 1982.

parallèle entre « Caius Caligula et le juste Aristide »² est-il écrit en note 19 page 263 : « Caius Catigula – empereur romain (37-41 après J.-C.), connu pour ses exactions dans son rapport au Sénat. Aristide (540-467 avant J.-C.) – général et homme politique athénien entré dans l'histoire pour son honnêteté et sa droiture et s'étant acquis dans le peuple le surnom de "Juste" ». À propos de la mission d'Hadrien en Pannonie la note 70 (p. 270) nous dit : les « Anciens divisaient les Sarmates en européens, habitant entre la Vistule à l'Ouest, les Carpates, le Dniestr et la Mer Noire au Sud, et le Don à l'Est, et asiatiques, occupant les terres entre le Don, la basse Volga et le Caucase. Il est probable que cette dénomination recouvre un ensemble de peuples ethniquement différents, mais où dominaient toutefois des populations de langue iranienne. Ils étaient extraordinairement guerriers et, depuis l'époque de Trajan, avaient fait plus d'une incursion sur le territoire de l'empire. La mission d'Hadrien en Pannonie et sa campagne contre les Sarmates sont probablement à dater de l'année 107 ».

G. Knabe rectifie, lorsqu'il le juge nécessaire, l'évocation yourcenarienne, par exemple pour Servianus, dont l'assassinat est caractérisé comme un « de ces accès de colère incontrôlée qu'Hadrien regrettait par la suite, mais auxquels il fut sujet toute sa vie, surtout dans sa vieillesse » (p. 267, note 54). Dans d'autres cas, comme pour l'épisode du suicide du roi Décébale et de ses conseillers, il se contente de préciser : « Décébale lui-même s'enfuit, perdit son cheval dans la forêt, et, se voyant rejoint par les cavaliers romains, se suicida (année 106). Cette scène est représentée sur un des bas-reliefs de la Colonne Trajane » (numéro 116) (note 61, p. 269).

Absence du « Carnet de notes » et de la « Note », commentaires historiques précis, remarque critique sur le fait « que la culpabilité des quatre consulaires n'a jamais été prouvée (p. 294, note 96) et que le portrait peu flatteur de Servianus était nécessaire à Marguerite Yourcenar pour justifier la façon d'agir d'Hadrien » (p. 268, note 54), autant d'éléments amenant à penser que l'édition russe de *Mémoires d'Hadrien* souligne la distinction entre la fiction et la vérité historique et va à rebours de la démarche volontairement évasive de l'auteur.

Ainsi, dans le cas de « *Tu Marcellus eris...* », G. Knabe resitue le texte dans le livre 6 de l'*Énéide*, indique qu'il s'agit du vers 883 et que ces propos sont tenus par Anchise vaticinant sur l'avenir de Marcus Claudius Marcellus (p. 285, note 180). Dans son souci de précision, G. Knabe va jusqu'à situer la rédaction des *Mémoires* par Hadrien entre le premier janvier et le dix juin 138 (note 1, p. 261) et, en

² OR, p. 300

commentaire de « j'ai soixante ans »³, en réalité 62 ans, puisque Hadrien est né le vingt-quatre janvier 76. Stylisation intentionnelle de Marguerite Yourcenar en fonction de la formulation des écrivains romains ; afin de suivre les exigences de la rhétorique, ils préféreraient habituellement les chiffres ronds » (note 3, p. 261). En introduction à ses « Commentaires » qui sont en fait des notes, il définit son projet, à cette même page, comme centré « sur les dates, les *realia* et les termes ne figurant pas dans les cours d'histoire de l'antiquité ».

Le paradoxe de cette édition est la coexistence d'une traduction parfois inexacte et où certains passages entiers sont omis et de notes toujours précises et parfois érudites tant pour la datation que pour la toponymie ou les explications scientifiques d'ordre civilisationnel, noms mentionnés dans le texte, qu'il s'agisse de poètes, d'écrivains, de penseurs, ou de personnages imaginaires de la mythologie gréco-latine, fonctions militaires ou politiques, traditions de l'empire romain. Ainsi G. Knabe indique-t-il les dates de Poseidonius (*OR*, p. 295) qualifié de « représentant principal du stoïcisme grec » de son temps et il précise, dans la même note, qu'il a vécu et enseigné à Rhodes, où Cicéron a été son élève (note 15, p. 263).

De même G. Knabe fait, pour le lecteur russe, une fiche sur les questeurs (note 18, p. 263), sur l'Étrurie (note 27, p. 264), sur Caton l'Ancien (note 26, p. 264), sur Mithra (note 57, p. 268), sur Héraclite (note 59, p. 269), sur le voyage de Néron en Grèce (note 76, p. 211), sur Alexandrie (note 92, p. 273), sur Épictète (note 98, p. 275), sur Callimaque (note 105, p. 276), sur l'armée romaine (note 115, p. 278), sur Vitruve (note 120, p. 278), sur le port de la toge (note 190, p. 287), bref sur tous les aspects de la civilisation antique évoqués dans le texte.

On est d'autant plus surpris par les omissions : parfois il s'agit de passages entiers, le second paragraphe de la page 420 (jusqu'à la ligne 2 de la p. 421), et le passage de la ligne 2 à la ligne 8 de la page 443 (de « Je me souvenais de lieux communs fréquemment entendus à Antinoüs était mort »). Parfois il s'agit de phrases ou de membres de phrases : l'indépendante « les nouvelles cessèrent presque complètement » (p. 353), la subordonnée « où le compagnon de plaisir ne cesserait pas d'être le bien-aimé et l'ami » (p. 423-424), et l'indépendante « ce visage trempé de sueur savait encore sourire » (p. 493) ne figurent pas dans l'édition russe.

Parfois il s'agit de mots ou de groupes de mots : « moignons » (p. 339), « goinfretrie » (p. 367), le complément « en amour » dans le groupe nominal « mes préférences en amour » (p. 381), l'adjectif

³ *OR*, p. 288

« consciente » de « ma part consciente d'immortalité » (p. 403), le verbe « déchoir » (p. 429), l'adjectif « divins » dans « divins radotages » (p. 436), « cet immense décor d'une pièce » (p. 482), « les baisers » (p. 501), et les adverbes « presque » (p. 513) et « sans doute » (p. 515) ne sont pas traduits.

Ces omissions nous semblent aller dans le sens d'une discrète édulcoration du texte. En effet, ce qui évoque les aspects du personnage peu compatibles avec « *Humanitas, Felicitas, Libertas* » (p. 372) est laissé de côté : ce que la vie de cour peut avoir de sordide (p. 420-421 et p. 423-424), la réalité hideuse de la mort (p. 443, mort d'Antinoüs, p. 493, mort de Lucius), de la déchéance de la vieillesse (« déchoir », p. 429), ou des atrocités de la guerre (« moignons », p. 339), le type de sexualité d'Hadrien (« en amour », p. 381, « les baisers », p. 501), son scepticisme vis-à-vis du mouvement de l'histoire (« presque », p. 513) ainsi que ses interrogations métaphysiques (le doute contenu dans le « sans doute » de la p. 515, la référence à la foi impliquée par le mot « ferveur » de la p. 507, ou l'évocation d'une immortalité de l'âme dans l'association de l'adjectif « consciente » au groupe nominal « ma part d'immortalité », p. 403) sont ainsi estompés.

Ces omissions entrent en résonance avec l'introduction de Youlia Davydova (de la page 3 à la page 16), où se fait sentir la pensée officielle soviétique des années quatre-vingt, donc juste avant la perestroïka ; en effet l'intérêt de Marguerite Yourcenar pour l'histoire est mis en rapport avec ses origines aristocratiques, le credo politique d'Hadrien est interprété comme la traduction de l'expérience traumatisante qu'a été la seconde guerre mondiale pour l'auteur, et l'idéal de paix comme la valeur qui fait le lien entre l'empereur et les années cinquante. De plus, la divinité d'Hadrien est interprétée par Youlia Davydova comme l'expression de son génie politique et d'un idéal « où l'homme est à lui-même son propre dieu » (p. 11) et où « la vie de chaque être humain en son fond est divine » (p. 11). « Si tu veux être un dieu, aie confiance en toi et tu en seras un » (p. 11), cette définition par Youlia Davydova de la morale d'Hadrien gomme l'élément religieux et met d'autant plus l'accent sur l'exaltation de l'homme qu'elle écrit : « le fil conducteur du roman est l'idée d'une divinité terrestre de l'homme et qui prend sa source dans la pensée de la Renaissance » (p. 11). Une telle lecture pose problème si on considère la phrase d'Hadrien « le mystère des dieux [...] me hantait » (p. 350).

Dans cette perspective Antinoüs est présenté comme celui « qui juge son dieu comme un être qui est son égal et non son esclave » (p. 13), ce qui permet à Youlia Davydova d'écrire : « il n'y a pas de place pour l'autre en tant que tel, dans sa plénitude, sa liberté et sa

volonté » (p. 13). Affirmation de la divinité de l'homme, estompage discret de ce qui le dépare, guerre, mort, vieillesse, sexualité sans frein, il y a là une lecture peut-être excessivement humaniste du texte.

Certaines inexactitudes dans la traduction vont également dans le sens d'une édulcoration. En effet, « vices » (p. 300) est traduit par « indisposition » (p. 33), « ma passion pour quelque jeune mime » (p. 316) par « mon enthousiasme pour l'art d'un jeune mime » (p. 50), « un jeune homme » (p. 325) par « un être charmant » (p. 59), les « souvenirs voluptueux du jeune Jules César » (p. 404) par « les jeunes années de Jules César » (p. 143), « ils passent à tyranniser leurs sens » (p. 413) par « fausser leur sens » (p. 153), « elle s'était offusquée de mes écarts » (p. 417) par « elle s'était scandalisée de ma négligence par rapport à mes devoirs conjugaux » (p. 157), « travestis » (p. 421) par « transfigurations » (p. 160), « comme un corps bien fait » (p. 422) par « vérifié et exact » (p. 160), « vers obscènes » (p. 454) par « vers légèrement indécents » (p. 195), « objets de chair » (p. 496) par « statues » (p. 239), « mon abandon aux sens » (p. 497) par « ma confiance en toi » (p. 240) et « jouir de mon corps » (p. 502) par « prolonger le travail de mon corps » (p. 245). Ces inexactitudes de traduction vont toutes dans le sens d'un estompage de l'élément sexuel.

Il en est d'autres dont la signification est plus politique : « leur dieu » (p. 312) est traduit par « un dieu » (p. 45), « Romain métissé d'arabe » (p. 342) par « mi-romain mi-africain » (p. 77), « déversent peu à peu toutes les races du monde » (p. 367) par « ont permis de l'emporter sur tous les peuples du monde » (p. 103), « la race humaine » (p. 371) par « l'humanité » (p. 108), « trop d'applications ridicules » (p. 372) par « des applications trop fréquentes » (p. 110), « les Orientaux » (p. 419) par « les fils de l'Orient » (p. 159), « race » (p. 439) par « peuple » (p. 179), « révolution » (p. 446) par « limite » (p. 186), « abcès juif » (p. 472) par « abcès » (p. 274), « Israël » (p. 413) par « Judée » (p. 214), « juives » (p. 466) par « à Jérusalem » (p. 207), ces traductions écartent discrètement ce qui évoque la notion de race, l'allusion transparente de Marguerite Yourcenar aux Révolutions française et russe (« trop d'applications ridicules », p. 372, « révolution », p. 446) ainsi que ce qui pourrait conduire à l'antisémitisme (« leur dieu », p. 312, « l'abcès juif », p. 472, « Israël », p. 473).

Il en est enfin un troisième groupe qui vise à estomper les formulations évoquant un rapprochement de l'homme et de l'animal ou le mépris de l'aristocrate qu'est Lucius Ceionius pour ses esclaves : « il couchait entouré de ses jeunes maîtresses comme d'autant de

coussins » (p. 434) est traduit par « entouré d'une multitude de jeunes maîtresses et d'une quantité non moins impressionnante de coussins » (p. 174), « ce beau lévrier » (p. 439) par « cet être splendide » (p. 180), « Euphorion hululait » (p. 440) par « chantonnait » (p. 181), « danseuses aux crotales » (p. 463) par « danseuses aux castagnettes » (p. 204), « meute des pages » (p. 463) par « suite » (p. 204), « mufle blond » (p. 503) par « physionomie grossière » (p. 247), « bête affolée » (p. 503) par « créature affolée » (p. 247). On perçoit dans ces différentes inexactitudes le souci de faire oublier qu'Hadrien est également un despote qui ne fait pas toujours, pour son personnel de service, une distinction rigoureuse d'avec le monde animal.

D'autres contresens sont peut-être plus simplement l'effet de négligences ou d'un état défectueux du texte qui est parvenu dans les mains de la traductrice : « Isocrate » (p. 301) confondu avec « Socrate » (p. 33), « renonciation » (p. 314) traduit par « protestation » (p. 47), « inimitié » (p. 329) par « bonne disposition » (p. 63), « routine vulgaire » (p. 346) par « masque habituel » (p. 81), « trahisons préméditées au cours des haltes de caravanes » (p. 352) par « caravanes attaquées lâchement lors de leurs haltes » (p. 88), « qui peu à peu s'empareraient du globe plus sûrement que les légions en marche » (p. 360) par « s'empareraient du globe pour le rendre plus stable et fort » (p. 96), « point illogiquement » (p. 374) par « à l'encontre de toute logique » (p. 111), « différer des usages » (p. 376) par « différer entre elles » (p. 114), « qui ait résisté à l'usage » (p. 383) par « qui ait résisté à la tentation d'utiliser sa position à des fins personnelles » (p. 121), « jambes empêtrées de grosses braies » (p. 394) par « jambes engourdis en dépit des grosses braies » (p. 133), « tout au plus un doux ridicule » (p. 410) par « ridicule » (p. 149), « mais j'aimais sa bonhomie moqueuse » (p. 411) par « il n'avait pas la bonhomie moqueuse de Socrate » (p. 150), « ne m'apparaissaient plus que comme le premier stade » (p. 426) par « ne m'apparaissaient pas seulement » (p. 166), « nous rêvions tout haut » (p. 427) par « nous réfléchissions » (p. 167), « chute d'étoiles » (p. 429) par « signe de vie » (p. 169), « l'immense victime morte » (p. 432) par « notre prise » (p. 472), « un dégoût dont je ne m'exceptais pas » (p. 465) par « dont je n'arrivais pas à m'expliquer le sens » (p. 206), « inquiétants fantômes » (p. 414) par « des fantômes qui m'écoutaient » (p. 215), « un génie » (p. 496) par « un talent » (p. 239), « bouclé la boucle » (p. 499) par « changé de cap » (p. 242), ces inexactitudes de traduction, si elles n'altèrent pas le sens global du roman, permettent d'espérer une autre édition en russe de *Mémoires d'Hadrien*, plus rigoureuse.

Il nous reste un dernier point à examiner dans cette transposition, pour un lecteur russe, de l'univers de *Mémoires d'Hadrien*, ce sont les contraintes propres à la langue russe et qui tiennent à son histoire.

Il n'y a pas eu de classicisme russe, la langue littéraire en Russie prend son essor avec Pouchkine (1799-1837), dans un contexte romantique, ce qui la rend peu apte à traduire l'aphorisme, directement hérité du dix-septième siècle et qui suppose l'élimination de deux éléments, le temps et la subjectivité. Ces deux dimensions, constitutives de l'esthétique romantique, structurent la langue littéraire russe, toujours très narrative et faisant une large place au Moi du narrateur ou des personnages. L'aphorisme à la manière de La Rochefoucauld (1613-1680), intemporel et universel, a une certaine importance dans *Mémoires d'Hadrien*, mais cadre mal avec la structure de la langue russe, elle-même produit de son histoire.

Le russe ne possède pas le pronom impersonnel *on* non plus que l'apposition et l'infinitif complément, ce qui contraint la traductrice à utiliser la subordination, donc à réintroduire l'élément du temps, et à remplacer *on* par un pronom personnel avec ce qu'il implique de subjectivité. « On n'a rien compris à la maladie » (p. 480) est traduit par « les médecins n'ont rien compris à ma maladie » (p. 222), « on réparera nos statues brisées » (p. 513-514) par « nos descendants répareront » (p. 257), « on ne guérit jamais » (p. 501) par « la guérison m'est refusée » (p. 245), « on ne peut rien de plus » (p. 448) « par je ne pouvais pas faire pour lui quoi que ce soit de plus » (p. 188). Ce sont des traductions où l'indétermination du *on*, avec ce qu'elle évoque sobrement de fraternité humaine, est remplacée par un rapport temporel faisant intervenir un sujet. Il n'y a pas non plus en russe d'article défini, indéfini ou partitif, ce qui enlève de sa portée au système d'oppositions de la phrase « *le Zeus Olympien, le Maître de tout, le Sauveur du monde s'effondrèrent, et il n'y eut plus qu'un homme à cheveux gris sanglotant sur le pont d'une barque* » (p. 440). Cette absence d'article retire une partie de leur signification à des formules comme « frère de la mort... » (*OR*, p. 301, p. 33 édition russe) ou « adorer la déesse Terre » (*OR*, p. 321, p. 55 édition russe), où l'absence d'article n'a aucune signification en russe, alors qu'elle est une marque en français. « La médiocrité d'une vie moins vaste que nos projets » (p. 373) peut se lire en russe « la médiocrité de la vie », ce qui élimine l'aspect d'unicité et de fragilité qui s'attache à une vie. La même remarque s'applique à « un Apicius » (p. 292) ou à « un prince manque ici de la latitude offerte au philosophe » (p. 293). De ce fait le jeu entre le singulier et l'universel disparaît et avec lui l'aspect de réflexion sur la condition humaine qui rattache M. Yourcenar à l'écriture des moralistes du Grand Siècle.

Il en va de même pour deux tournures que l'on rencontre souvent dans *Mémoires d'Hadrien* et que la langue russe ne possède pas « Endormis, Caius Caligula et le juste Aristide se valent » (p. 300) est traduit par « s'étant plongés dans le sommeil, Caius Caligula et le juste Aristide deviennent égaux l'un à l'autre » (édition russe p. 32). « C'est insulter les autres que de paraître dédaigner leurs joies » (p. 367) est traduit par « cela offense les gens simples quand ils ont l'impression que nous sommes écoeürés par leurs plaisirs » (édition russe p. 104), ce qui fait disparaître la forme aphoristique parce que l'infinitif est remplacé par une forme verbale personnelle et que la concision de l'infinitif complément laisse place à une subordination par la conjonction *quand*. La dimension d'universalité et d'intemporalité que traduisent les trois infinitifs compléments s'efface au profit d'une structure, où la personne singulière et le rapport temporel reprennent toute leur importance. Ainsi le narratif reprend l'avantage sur l'aphoristique, puisque « les autres » est traduit par « les gens simples », que « de paraître » l'est par « quand ils ont l'impression » et « dédaigner leurs joies » par « nous sommes écoeürés par leurs plaisirs ».

Cet effacement de l'aphoristique va de pair avec l'affaiblissement de l'effet de distance exprimé dans *Mémoires d'Hadrien* par l'usage répété de deux pronoms, le démonstratif que la traduction russe omet, et l'indéfini *tout*, qui, lexicalement et grammaticalement existent dans la langue russe, mais ne sont pas signifiants pour un lecteur russophone avec la valeur de regard lucide et détaché que M. Yourcenar veut leur faire exprimer. « Ce visage pâle et défait » (p. 507) est traduit par « mon visage » (p. 251), « tout malade est un prisonnier » (p. 503) par « un malade, c'est un prisonnier » (p. 246), « cette vipère » (p. 486) par « la vipère » (p. 228), « ces doigts encore sales » (p. 485) par « ses doigts » (p. 227) « je n'avais pas voulu éborgner ce misérable » (p. 466) par « je n'avais pas voulu le priver d'un œil » (p. 207), « ce firmament » (p. 401) par « notre firmament » (p. 141), « tout bonheur » (p. 313) par « le bonheur que j'ai vécu » (p. 110). « Cette femme de soldat [...] ce malade [...] ce marchand [...] ce couple » (p. 509) sont traduits sans le déterminant démonstratif (p. 253), « cet adversaire rallié » (p. 507) par « notre ancien adversaire » (p. 251), « ce magistrat d'avenir » (p. 508) par « un magistrat d'avenir » (p. 251), « cet esprit hardi » (p. 504) par « son esprit hardi » (p. 247), « ce mufle blond » (p. 503) par « sa physionomie grossière » (p. 247), « ce corps vieilli » (p. 500-501) par « mon corps vieilli » (p. 244), « ce corps décharné » (p. 493) par « son corps décharné » (p. 236), « ce corps mince » (p. 491) par « son corps » (p. 233), « cet esprit » (p. 487) par « son esprit » (p. 229), et « cet esprit

[...] ce grand corps [...] cet homme las » (p. 478) sont traduits sans le déterminant démonstratif (p. 220), de même que « cette figure basanée [...] ces yeux [...] cette bouche » (*OR*, p. 388, édition russe p. 127).

L'élément de distance et de détachement d'un homme qui se situe en surplomb d'une existence déjà à moitié quittée (« le monde ne nous intéresse plus », p. 511) n'apparaît pas dans le texte russe, parce que l'exigence narrative et descriptive est plus forte en russe qu'en français et que l'évocation d'un personnage, d'un corps, d'un paysage implique une mise en place référentielle précise.

Cette difficulté de la langue russe à traduire la distance est sans doute à mettre en rapport avec le fait que la langue littéraire, fondée par Pouchkine, est essentiellement narrative et structurée autour du déroulement d'une action. Le discours aphoristique avec ce qu'il implique d'intemporalité et le regard détaché d'un personnage qui se retourne une dernière fois vers l'existence qu'il est en train de quitter avec ce que cela suppose d'utilisation des démonstratifs et des différents modes temporels, ont peine à y trouver place. Il n'y a pas d'exemple d'autobiographie fictive dans la littérature russe.

« Hadrien jusqu'au bout aura été humainement aimé » (p. 515) est traduit par « ils aimeront Hadrien jusqu'à la fin comme un être humain » (p. 259) parce que n'existent en russe ni le futur antérieur ni le passif sans complément d'agent. La langue russe préfère le mode personnel et n'a pas d'outils pour rendre l'indéfini. Ainsi « les larmes prirent fin » (p. 443) est traduit « par je ne pleurais plus » (p. 183), et la difficulté du russe à exprimer l'impersonnel et l'intemporel apparaît également dans un système de temps verbaux où n'existent que les trois dimensions du passé, du présent et du futur, temps du récit, mais où n'existent ni le plus-que-parfait, ni la dualité passé simple - passé composé, ni le futur antérieur, et où il n'y a qu'un mode de l'irréel, ce qui efface la distinction, essentielle en français, du conditionnel présent et du conditionnel passé.

La langue russe ne marque pas grammaticalement la différence entre *j'avais été*, *je fus*, *j'étais* et *j'ai été*, non plus qu'entre *je pourrais* et *j'aurais pu* ou *je ferai* et *j'aurai fait*. La perspective en surplomb qui est celle d'Hadrien par rapport à son existence et qui donne sa tonalité philosophique au texte s'estompe dans la traduction russe qui, a contrario et par la vertu même de la langue, tire *Mémoires d'Hadrien* vers le narratif.

En conclusion, l'édition russe de *Mémoires d'Hadrien* présente l'intérêt de nous montrer un visage du texte que le lecteur francophone ne perçoit pas toujours et qui est la présence frémissante

Henri Vergniolle de Chantal

d'une subjectivité, que Marguerite Yourcenar refrène et masque par une écriture aphoristique.